

hinkemann

de Ernst Toller

mise en scène Christine Letailleur

La Colline – théâtre national



Rencontre avec l'équipe artistique
mardi 7 avril à l'issue de la représentation

Rencontre avec Christine Letailleur
mercredi 15 avril à l'issue de la représentation

Hinkemann

de **Ernst Toller**

traduction de l'allemand **Huguette** et **René Radrizzani**
adaptation, mise en scène, conception scénographie

Christine Letailleur

scénographie **Emmanuel Clolus**

assisté de **Karl Emmanuel Le Bras**

lumières **Stéphane Colin**

son **Bertrand Lechat**

assistant à la mise en scène **Manuel Garcie-Kilian**

avec

Michel Demierre Max Knatsch / Gens de la rue

Christian Esnay le Forain

Manuel Garcie-Kilian Michel Unbeschwert / Gens de la rue

Jonathan Genet Sebaldus Singegott / Gens de la rue

Charline Grand Grete Hinkemann / La vieille Madame Hinkemann

Stanislas Nordey Hinkemann

Richard Sammut Paul Großhahn

production déléguée Théâtre National de Bretagne – Rennes
coproduction Fabrik Théâtre – Compagnie Christine Letailleur,
La Colline – théâtre national

avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles
d'Île-de-France et du ministère de la Culture et de la Communication

Le spectacle a été créé le 7 octobre 2014 au Théâtre National de Bretagne.

Le texte de la pièce a paru à L'avant-scène théâtre.

régie générale **Karl-Emmanuel Le Bras** régie **Malika Ouadah**
régie lumière **Stéphane Touche** régie son **Samuel Gutman, Bertrand Lechat**
électricien **Pascal Levesque** machinistes **Thierry Bastier, Marjan Bernacik**
habilleuse **Laurence Le Coz**

durée du spectacle: 2h10

du 28 mars au 19 avril 2015

Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30, et le dimanche à 15h30

Les mots “je suis fier d’être Allemand” ou “je suis fier d’être Juif” sont pour moi aussi stupides que si quelqu’un disait : “je suis fier d’avoir les yeux bruns!”. Dois-je tomber dans la folie des persécuteurs et, au lieu de la prétention allemande, faire mienne la juive ? L’orgueil et l’amour ne sont pas la même chose et si l’on me demandait de quel côté je suis, je répondrais : une mère allemande m’a mis au monde, l’Allemagne m’a nourri, l’Europe m’a élevé – la terre est mon foyer, le monde ma patrie. **Ernst Toller**

Hinkemann, une œuvre carcérale

Poète, dramaturge et militant pacifiste allemand, Ernst Toller s’engage en 1914 comme volontaire sur le front de l’Ouest et en revient, deux en plus tard, en fervent défenseur de la paix : *La guerre a fait de moi son ennemi*. En 1919, il prend part au mouvement révolutionnaire qui agite l’Allemagne et à la constitution de la République des conseils de Bavière. Il est accusé de haute trahison et condamné à cinq ans d’enfermement. Dans la forteresse de Nierderschönenfeld, il écrit, entre 1921 et 1922, *Hinkemann*. La pièce, qui renoue avec les violences et les tourments de l’expressionnisme, raconte la tragédie d’un soldat revenu du front mutilé et témoigne de la période de l’après première guerre mondiale en Allemagne – période où grondent la misère, le chômage, la colère du prolétariat et dans laquelle on perçoit la montée de l’antisémitisme. Toller fut aussi, à l’image du “héros” de la pièce, un mutilé de guerre. Chez lui, vie et œuvre sont imbriquées. Toller était convaincu que le théâtre devait être un art en phase avec l’époque, en lien avec l’actualité. Il pensait que l’art devait aboutir à une prise de conscience et devenir l’instrument d’une pensée politique visant à transformer la société.

Par-delà la curiosité historique et sociologique d’une époque donnée, celle de l’après première guerre mondiale en Allemagne, l’œuvre suscite un intérêt philosophique quant à la question du bonheur. Si la pièce dénonce la guerre, la haine, l’antisémitisme, l’exploitation des classes populaires, l’esclavage de l’homme par la machine, la soumission de la femme à une société patriarcale... elle est aussi et avant tout une pièce sur l’amour. Hinkemann avait tout pour être heureux, mais la société l’a amputé, castré ; il ne pourra plus jamais trouver la paix intérieure, il ne pourra plus connaître le plaisir charnel ni combler celle qu’il aime. Étant atteint dans son propre corps, dans sa propre chair, dans sa virilité même, Hinkemann est incapable de surmonter son drame personnel, que ce soit par des voies militantes ou politiques. D’ailleurs, Hinkemann pose directement la question du bonheur à ses camarades qui, eux, espèrent trouver le bonheur dans une société nouvelle.

À l’occasion du centenaire de la guerre 1914-1918, il est intéressant de nous replonger dans cette œuvre, d’autant plus que nous avons, ici, le témoignage d’un soldat allemand, Hinkemann, et à travers lui, celui de l’auteur, parti au front à l’âge de 21 ans. Au fond, Toller, nous relate la tragédie d’une même génération, d’une génération sacrifiée, qu’elle soit allemande ou française. *J’ai*, écrit-il, en revenant des tranchées, *reconnu en elle (la guerre), la fatalité de l’Europe, la peste de l’humanité, la honte de notre siècle*. Son propos est universel. Il nous permet également de nous repencher sur les luttes de certains hommes engagés qui rêvaient, en leur temps, d’une nouvelle société, d’un monde plus juste, meilleur, et aspiraient à la construction d’un bonheur collectif, partagé par le plus grand nombre : je pense à Rosa Luxemburg, Gustav Landauer, Karl Liebknecht, qui furent lâchement assassinés.

Christine Letailleur

Si c'est un homme

C'est âgés de plus de 60 ans que nous nous sommes mis à la traduction. Il est vrai que René avait déjà fourni des éditions d'auteurs allemands méconnus. Nous étions surpris de ne trouver aucune traduction de Hans Henny Jahnn, d'Ernst Barlach – le "Caudel allemand" –, d'August Stramm (dont Alfred Döblin dit que "personne n'a poussé l'expressionnisme aussi loin que lui"), de Georg Kaiser, un des plus grands auteurs du xx^e siècle. Ces auteurs, que nous avons décidé de faire connaître au public francophone, ont une langue très expressive et un style – sonorités et rythme – incomparables.

Et Toller ? Certes, il écrit bien, même très bien. Mais c'est l'homme qui nous a touchés, cet humaniste pacifiste et engagé, ami de Gandhi, de Nehru, d'Alphonse Goldschmidt et de Münzenberg. C'est son engagement pour le prolétariat – bien qu'il se rende compte que les ouvriers entre eux manquent totalement de solidarité. C'est sa lutte contre les procédures judiciaires, les conditions déplorables dans les prisons, dont il a lui-même tant souffert. C'est son courage lorsqu'il dénonce, lors de rencontres du PEN-Club, en présence de la délégation officielle allemande, les crimes nazis. (Otto Nebel, un exilé lui aussi, note à ce sujet dans son journal : "C'est la chose la plus courageuse qu'un écrivain ait jamais osé exprimer en cette période monstrueusement hostile à l'esprit : chapeau !"). C'est sa loyauté lorsqu'il déchire le passeport que des amis lui procurent pour gagner l'Amérique. Malgré l'intervention d'Albert Einstein, de Max Weber, de Rilke, il est condamné à 5 ans de réclusion. Ce qui fait de Toller un très grand homme, c'est la noblesse de son caractère, son courage face aux nazis. C'est l'auteur le plus attachant que nous ayons traduit.

Huguette et René Radrizzani

le 13 février 2015

Au mur de ma cellule tremblotent des éclats de lumière, de soleil. Deux taches rondes comme des œufs se forment – comment l'homme, que la guerre a châtré, verrait-il la vie, l'homme sain n'est-il pas frappé de cécité?... Quelques minutes plus tard, j'écris le récit de mon drame, *Hinkemann*.

S'évader

Je souffre d'une douloureuse infection dentaire, il n'y a pas de dentiste à Niederschönenfeld, je vais à Neuburg, accompagné par un gardien. Il ne devrait pas être très difficile de s'échapper, nous sommes passés par une ruelle étroite et tranquille dans laquelle aboutissent, à un carrefour, trois rues – repousser le gardien, m'enfuir en courant, monter dans le train, descendre à la station suivante, des amis m'aident et je passe en Autriche. Je réaliserai mon plan la prochaine fois. Avant de retourner à Neuburg, j'ai commencé à écrire mon drame "Hinkemann". Cette fois, un co-détenu doit venir avec moi, je le mets au courant de mon plan, nous nous échapperons ensemble. J'ai posé une condition : il attendra que j'aie terminé ma pièce. Quelques jours plus tard, il me dit : "Je n'attends pas plus longtemps, je vais demain chez le dentiste, dis que tu as à nouveau très mal, tu viendras avec moi et nous filerons cette fois-ci". Je suis au milieu du III^e acte, je veux écrire la dernière scène tôt le matin, je l'ai construite et la vois concrètement devant mes yeux, demain je la réussirai, je le sais, et plus jamais ensuite, je ne peux ni me relâcher ni m'interrompre. Je n'arrive pas à dormir – dois-je m'enfuir, dois-je écrire, m'enfuir, écrire ? Je ne demande pas à aller chez le dentiste, mon ami part seul et s'évade – évasion réussie. Le même jour le ministère de la Justice interdit les voyages chez le dentiste.

Ernst Toller

Une jeunesse en Allemagne, trad. Pierre Gallissaire, Ed. L'Âge d'Homme, 1974, p. 210-211

Première de *Hinkemann*...

Lors de la première de *Hinkemann* au Théâtre national de Dresde, il y eut des scènes de tumulte dont la préparation et le déroulement illustrent parfaitement l' "esprit de l'époque". La pièce déplaisait à un cercle organisé de Messieurs réactionnaires. Ils achetèrent avant la première huit cents billets et les distribuèrent à des étudiants, des commis, des écoliers nationalistes. [...] On avait remis à chacun de ces huit cents chahuteurs un papier avec les phrases qui devaient susciter l'indignation et déclencher le scandale. On joua la première scène, les huit cents se regardaient d'un air consterné, ces phrases ne venaient pas, car le metteur en scène les avait supprimées. Mais au cours de la deuxième scène, cette cohorte put se déchaîner. Dès cet instant, il fut impossible de ramener le calme. La représentation se traîna pendant des heures; même un discours du vieil intendant royal, le comte Seebach, qui demandait un peu de calme pour les acteurs, se perdit dans des sifflements et dans l'hymne national. Dans une loge du premier rang, un Monsieur indigné par l'attitude barbare des jeunes spectateurs fut terrassé par une crise cardiaque. Et c'est alors que se produisit un incident qui anticipait sur ce que la pièce devait présenter un peu plus tard. Dans l'avant-dernière scène, un vendeur de journaux annonce le titre à sensation de sa feuille: "Pogrome en Galicie, mille Juifs brûlés vifs!" et un passant dit: "Bravo!" Lorsque les voisins du Monsieur souffrant demandèrent aux voyous d'avoir des égards pour le mourant et de ne pas l'achever par leurs cris, l'un d'entre eux se pencha sur lui, le regarda d'un œil expert et se retourna vers ses camarades: "Ce n'est qu'un Juif".

Ernst Toller

Annexes, in Pièces écrites au pénitencier, trad. H. et R. Radrizzani, Éditions Comp'Act, coll. "l'Acte Même", 2003

Vienne, le 28 décembre 1914
Monsieur le Docteur Fr. van Eeden

Honoré collègue,

Sous l'influence de cette guerre, je me risque à vous rappeler deux affirmations que la psychanalyse a avancées et qui ont certainement contribué à la rendre impopulaire auprès du public. Elle a conclu des rêves et des actions manquées de l'homme sain, comme des symptômes du nerveux, que les impulsions primitives, sauvages et mauvaises de l'humanité n'ont disparu chez aucun individu, mais qu'elles continuent au contraire à exister, quoique refoulées, dans l'inconscient, et attendent les occasions d'entrer de nouveau en activité.

Elle nous a enseigné encore que notre intellect est une chose débile et dépendante, jouet et instrument de nos penchants pulsionnels et de nos affects, et que nous sommes amenés nécessairement à nous conduire en esprit perspicace ou imbécile selon ce que nous commandent nos positions comme nos résistances internes.

Et maintenant jetez un regard sur les processus de ce temps de guerre, sur les cruautés et les violations du droit dont les nations les plus civilisées se rendent coupables, sur la manière distincte dont elles jugent leurs propres mensonges, leur propre injustice et celle de leurs ennemis, sur le manque général de discernement, et accordez-moi que la psychanalyse a eu raison dans ces deux affirmations.

Je souhaite vous revoir en des temps meilleurs,
Votre cordialement dévoué,

Sigm. Freud

Sigmund Freud

Œuvres complètes, XIII, trad. André Bourguignon, Éditions PUF, 1988, p. 125

Lettres du front d'un français de 18 ans

14 septembre 1914

“Mon cher et brave soldat”, écrit le père, “les prussiens sont en retraite comme tu le sais certainement, et cependant la canonnade continue, lointaine. Elle a été terrible hier dimanche. Quelle terrible hécatombe! [...] On a trouvé des tranchées allemandes pleines de cadavres. C’est le travail à la baïonnette de tes camarades. Voici maintenant des nouvelles officielles à propos des blessés allemands qui vomissent de l’avoine, des betteraves. C’est dire le dénuement où ils étaient, leur fatigue, leur démoralisation. Depuis dix jours, les malheureux n’avaient rien à manger. Robert G. a vu hier, à St-Ouen, les prisonniers se jeter sur du pain et le manger avidement et puis remercier nos soldats en leur serrant les mains. “Gentils Français”. Tous ont une peur horrible d’être fusillés”.

Beaune, 14 octobre 1914

Chers parents,
Papa joindra au colis le petit volume rouge des poésies de Goethe que j’ai rapporté d’Allemagne. Si jamais je suis blessé et ramassé par les Allemands ou fait prisonnier, il peut se faire que je tombe sur un humaniste moins vandale que ses concitoyens et que la découverte de ce petit volume l’impressionne favorablement. C’est peu probable, direz-vous. Je l’accorde, mais cela n’est pas impossible et il ne faut rien négliger.

Maçon, le 15 décembre 1914

Je disais tout à l’heure que les Français ne valaient guère mieux que les Allemands. Voici en exemple. En France on s’inquiète beaucoup de nos prisonniers. On suppose qu’on leur coupe bras et jambes, ce qui est peut-être vrai. S’inquiète-t-on de ce qu’on fait des prisonniers allemands? On les donne à garder à

des Sénégalais qui leur coupent le cou comme cela est arrivé à Troyes et à Nuits-sous-Ravière. On avait ordonné à ces braves Sénégalais de ne pas les laisser bouger. Ils ont exécuté la consigne; dès qu’un prisonnier a remué le bout des doigts, ils lui ont ôté l’envie de recommencer. Un gendarme de service sur la voie, voyant le sang couler des wagons, s’est enquis de ce qui se passait et les Sénégalais, tout fiers, ont fait un compte rendu exact des faits. N’aurions-nous pas dû être plus vigilants et ne pas laisser les prisonniers sous la surveillance des Sénégalais? Et nous, les civilisés, ne rions-nous pas de cette bonne farce? Vous voyez que tout est relatif et qu’il ne faut pas être de la querelle pour juger impartialement. Je demeure votre fils aimant, Français de cœur et d’esprit.

Mercredi, 28 avril 1915

Chers parents,
Je songe peu à l’avenir. J’ai des œillères qui m’empêchent de voir plus loin que le bout de mes pieds. Ce n’est pas une vie bien enviable. Et je ne pense guère à la belle reliure dont me parle Papa dans sa lettre du 21 reçue le 27. Je pense plutôt au solide couteau à cran d’arrêt dont nous allons probablement être dotés pour partir en campagne. Les Allemands, paraît-il, s’en servent dans la mêlée. Pourquoi ne nous en servirions-nous pas, nous aussi? Hardi! taillons des boutonnieres dans le ventre des Boches... Tout de même, quand on en arrive à des pareils procédés, on se demande si on ne rêve pas. Après la guerre, je crois que le plus honnête homme coupera son frère en morceau sans sourciller.

Claudine Hermant

L’Absent, manuscrit, inédit

L’étudiant est mort dans la nuit du 26 au 27 juillet frappé par un obus.

Légende du soldat mort

La guerre allait sur ses quatre printemps
Et pas de paix à l'horizon
Le soldat fit ses conclusions
Et il mourut au champ d'honneur.

Mais la guerre n'était pas cuite
Et l'empereur avait bien du chagrin
Que son soldat soit mort si vite
Ça lui semblait venir avant la fin.

Tout l'été passa sur les tombes
Et le soldat dormait pour tout de bon
Quand un beau soir survint au front
Une commission médico-militaire.

Elle s'en fut la médicale commission
Jusque dedans le cimetière
Avec des pelles consacrées
Et déterra le militaire.

Le major procéda à l'examen du corps
Du moins de ce qu'il en trouva
Et conclut : bon pour le service
Et, vu le risque, il s'en alla.

Et le soldat, aussitôt, ils l'emmenèrent
La nuit était bleue, la nuit était belle
On pouvait même, à condition d'être sans casque,
Voir les étoiles du pays.

On verse un schnaps du feu de Dieu
Dans son corps qui se pourrissait
Prirent son bras deux religieuses
Et une femme demi-nue.

Et comme le soldat répandait une odeur
Un curé clopinait devant
Balançant sur son corps l'encens
Afin d'ôter la puanteur.

La musique en avant zim bang
Jouait une marche entraînante
Et le soldat comme il l'avait appris
Lançait sa cuisse au pas de l'oie.

Et deux infirmiers le soutiennent
Fraternellement par la taille
De peur que dans la boue il n'aille
S'affaler, et ça pas question. [...]

Ils marchèrent ainsi zim bang
Descendant la noire chaussée
Et le soldat marchait en titubant
Comme un flocon dans la tempête.

Les chats, les chiens se mettent à hurler
Et dans les champs les rats sifflent horriblement :
Ils ne veulent pas devenir français
Ah ! quelle honte ce serait !

Et quand ils passaient à travers les villages
Toutes les femmes étaient là
Les arbres s'inclinaient, brillait la pleine lune
Et tous de crier : Hourrah !

Avec des boum-boum et des cris d'adieu
Tous femmes, chiens et même le curé
Et le soldat mort au milieu
On aurait dit un singe ivre.

Et quand ils passaient à travers les villages
Il arrivait qu'on ne le voyait pas
Tant il y avait de monde autour
À faire zim boum et crier : Hourrah ! [...]

Mais au matin l'aube est venue
Et les étoiles n'y sont plus.
Alors le soldat bien dressé
Au chant d'honneur s'en va tomber.

Bertolt Brecht

Poèmes 1 – 1918-1929, trad. G. Badia et C. Duchet, Éditions de L'Arche, 1965, p. 133

Peter Hofer

Il faut savoir pour quoi on vit et comment on meurt, monsieur le pasteur, voilà le *hic*... Dans ce camp, il y avait un homme qui s'appelait Erich Mühsam, il était poète. Son crime? Il était du côté du peuple et croyait à la liberté et à une justice pour tous. Cela, les nazis ne pouvaient pas le lui pardonner, ils l'ont battu à mort, et une fois mort, ils ont suspendu son cadavre et ont dit qu'il avait pris une corde et s'était suicidé. [...] Quand ces murs tomberont, tellement d'horreurs seront révélées que ce sera comme à Gethsémani, le soleil s'obscurcira et les animaux hurleront... Avant que Mühsam ne meure, les nazis ont voulu plaisanter avec lui. Un beau jour, ils entrent à six dans sa cellule, le poussent dehors et le placent contre un mur. Ils enlèvent la sûreté de leur fusil et l'un d'eux dit: "Toi, Mühsam, tu vas nous chanter une chanson, le Horst-Wessel-Lied, nous savons que tu es un célèbre ténor d'opéra". Mühsam se tait. Un autre dit: "Quoi, Mühsam, tu refuses d'obéir, tu ne veux pas témoigner de ton respect pour l'hymne du peuple allemand. On va te fusiller, si tu ne chantes pas". Mühsam se tait. Alors, ils lui mettent une pelle dans la main et lui ordonnent de creuser sa tombe; comme je l'ai dit, c'était seulement une plaisanterie. Mühsam creuse sans piper mot et sans sourciller. Ils regardent cela un instant, ils ne faisaient que plaisanter, puis ils le placent de nouveau contre le mur et crient: "Maintenant, on en a marre, ou bien tu chantes, ou nous tirons." Ils épaulent leur fusil et visent. Pour Mühsam, ce n'était pas une plaisanterie. Il croyait que sa dernière heure était venue. Et savez-vous ce qu'il a fait? Il a chanté. Pas la chanson nazie. Il a chanté *L'Internationale*... Les nazis ont tiré.

Ernst Toller

Pasteur Hall, trad. H. et R. Radrizzani, Éditions Comp'Act, coll. "l'Acte Même", 2003, p. 101-102



Charline Grand, Stanislas Nordey



Richard Sammut, Charline Grand



Christian Esnay, Stanislas Nordey



Stanislas Nordey, Charline Grand



Michel Demierre, Manuel Garcia-Kilian, Jonathan Genet



“Écrit le jour où l’on a brûlé mes livres en Allemagne” – 1933

Où est la jeunesse de l’Europe ?

Elle, qui avait reconnu que les lois du vieux monde sont en pièces, qui a vécu jour après jour, heure après heure, leur effondrement ?

Suit-elle vraiment les faux prophètes, croit-elle le mensonge et méprise-t-elle la vérité ? Attend-elle que la guerre asphyxie les villes, ravage les pays, empoisonne les hommes, croit-elle que c’est alors – et alors seulement – que viendrait son temps, l’heure, pour elle, d’agir et de vaincre ? ne voit-elle pas que, s’élevant sur des ruines, le nouveau monde ne serait pas semblable à celui dont elle rêve aujourd’hui ?

Où êtes-vous mes camarades allemands ?

Je vois tous ceux qui, par milliers, célèbrent dans la nuit et la pompe la perte de la liberté et la flétrissure de l’esprit. Tous ceux qui, par milliers trompés et déçus, aspirent à imiter la jeunesse allemande sacrifiée dans les Flandres et à marcher à la mort dans l’allégresse et les chants.

Où êtes-vous mes camarades ?

Je ne vous vois point et cependant, je le sais, vous vivez. Vous avez surmonté la peur, qui humilie et abaisse l’homme. Poursuivant votre infatigable activité silencieuse, vous méprisez les persécutions et les mauvais traitements, la prison et la mort. Erreurs et fautes, renoncements et insuffisances, les miennes comme celles des autres, rien ne devrait trouver des excuses dans ce livre. Pour être honnête, il faut savoir, pour être courageux, il faut comprendre et pour être juste, on ne doit pas oublier. Sous le joug de la barbarie, il faut se battre, il n’est pas permis de se taire : qui se tait à un tel moment trahit sa mission d’homme.

Ernst Toller

Une jeunesse en Allemagne, trad. Pierre Gallissaire, Éditions L’Âge d’Homme, 1974, p. 13



Christian Esnay

Tout se passe comme si toutes les acquisitions morales des individus s'effaçaient dès lors qu'on réunit une pluralité, voire même des millions d'hommes, et qu'il ne restât plus que les attitudes animiques les plus primitives, les plus anciennes, les plus grossières.

La masse et la horde originaire

Les masses humaines nous montrent, une fois de plus, l'image familière de l'individu excessivement fort au sein d'une troupe de compagnons égaux, image également contenue dans notre représentation de la horde originaire. La psychologie de cette masse, telle que nous la connaissons – la disparition de la personnalité individuelle consciente, l'orientation des pensées et des sentiments dans les mêmes directions, la prédominance de l'affectivité et de l'animique inconscient, la tendance à l'exécution non différée d'intentions émergentes – tout cela correspond à un état de régression à une activité d'âme primitive, telle qu'on pourrait justement l'attribuer à la horde primitive. La masse nous apparaît ainsi comme une reviviscence de la horde originaire. De même que l'homme originaire se trouve virtuellement conservé en tout individu, de même la horde originaire peut se réinstaurer à partir de n'importe quel amas humain. Il nous faut conclure que la psychologie de la masse est la plus ancienne psychologie humaine [...]. Les individus de masse ont besoin du mirage selon lequel ils sont aimés de façon équitable par le meneur, mais le meneur lui n'a besoin d'aimer personne d'autre, il a le droit d'être de la nature des maîtres, absolument narcissique. Nous savons que l'amour endigue le narcissisme et nous pourrions mettre en évidence comment par cette action il est devenu facteur de culture.

Sigmund Freud

Œuvres complètes, XVI, trad. Janine Altounian, PUF, 1991, p. 61-62

Le Dieu qui a créé le fer...

La Femme. – Arrêtez, la lutte vous fait perdre la tête!
Je m'interpose.

La masse doit être un peuple dans l'amour.

La masse doit être une communauté.

La communauté n'est pas vengeance.

La communauté détruit les causes de l'injustice.

La communauté plante les arbres de la justice.

L'homme qui se venge se détruit. –

Vous tuez des hommes. [...]

Mais je sais qui tu es.

"Un tueur!" – toujours tuer!

Ton père s'appelait "guerre".

Tu es son bâtard.

L'Homme sans nom. – Les généraux assassins se sont battus pour l'État oppresseur.

Nous nous battons pour l'humanité.

La Femme. – Vous assassinez pour l'humanité,
Comme ces aveugles l'ont fait pour l'État. [...]

Je ne vois pas de différence :

Les uns tuent pour un pays,

Les autres pour tous les pays.

Les uns tuent pour mille personnes,

Les autres pour des millions. [...]

Oui, vous parlez d'une violence salutaire, sacrée.

Les torches d'une obscure violence ne montrent pas la voie.

Tu nous conduis vers un nouveau pays étrange,

Le pays de l'ancien esclavage humain.

L'Homme sans nom. – C'est la masse qui compte, pas l'homme.

La Femme. – Tu n'aimes pas les hommes.

Ernst Toller

L'Homme et la Masse, trad. H. et R. Radrizzani, "L'avant-scène théâtre", n° 1371-1372, p. 116-117

... ne voulait pas d'esclaves – 1920

L'armée polonaise a perdu la raison. [...] Les gaillards du capitaine cosaque Yakovlev avaient passé la nuit dans ce village.

Nous avons trouvé la population juive du *shtetl* complètement dévalisée, massacrée, dépecée. Nos soldats, qui en ont vu d'autres et qui ont tranché plus d'une tête, ont reculé d'horreur devant le tableau qui s'offrait à leurs yeux.

À l'intérieur de misérables masures détruites de fond en comble traînaient dans des mares de sang des vieillards nus de soixante-dix ans au crâne défoncé, de tout petits enfants aux doigts tranchés, souvent encore vivants, des vieilles femmes violées et éventrées recroquevillées dans les coins, un désespoir farouche et insoutenable figé sur leur visage. Les vivants grouillaient autour des morts, ils se cognaient contre les cadavres déchiquetés [...]

Dans les rues du *shtetl* assassiné rôdaient des ombres bafouées et terrorisées qui sursautaient au son d'une voix humaine et hurlaient en demandant grâce dès qu'on les interpellait. Nous sommes tombés sur des logis tapissés d'un effroyable silence – toute une famille gisait auprès d'un vieux grand-père. Le père, les petits-enfants, tous dans des poses disloquées qui n'avaient rien d'humain.

Il y avait plus de trente morts en tout et près de soixante blessés.

Deux cents femmes avaient été violées, nombre d'entre elles avaient été torturées. Pour échapper aux violeurs, certaines avaient sauté du premier ou du deuxième étage, se brisant les bras, le crâne. Les horreurs du Moyen Âge pâlissent devant les crimes bestiaux des bandits de Yakovlev.

Kirill Lioutov (pseudonyme d'Isaac Babel)

Isaac Babel

Le Cavalier rouge, Œuvres complètes, trad. Sophie Benech, Éditions Le Bruit du temps, 2011, p. 666-667

Bonté radicale

Je crie oui ! à la révolution, je lui crie oui, mais elle, elle se cache de Guédali et n'envoie devant elle que des coups de feu...

– Le soleil n'entre pas dans des yeux fermés, dis-je au vieillard, mais nous allons ouvrir les yeux fermés...

– C'est les Polonais qui m'ont fermé les yeux [...] Ils tiraient parce qu'ils sont la contre-révolution. Vous, vous tirez parce que vous êtes la révolution. Mais la révolution, c'est du plaisir ! et le plaisir n'aime pas voir des orphelins dans la maison. Les

bonnes choses sont faites par des hommes bons. La révolution, c'est une bonne chose faite par des gens bons. Mais les gens bons, ils ne tuent pas. Donc, la révolution est faite par des gens méchants. Mais les Polonais aussi sont des gens méchants.

Alors qui dira à Guédali où est la révolution, et où la contre-révolution ? [...] Alors nous tous, les gens instruits, on tombe face contre terre et on hurle à pleine gorge : malheur à nous ! Où est-elle la douce révolution ? [...]

Moi, ce que je veux, c'est l'Internationale des gens bons [...] L'Internationale, *panie* camarade, c'est vous qui ne savez pas avec quoi ça se mange...

– Ça se mange avec de la poudre, ai-je répondu au vieillard, et on assaisonne ça avec le meilleur sang...

– Guédali, lui dis-je, nous sommes vendredi aujourd'hui, et c'est déjà le soir. Où peut-on trouver une galette juive, un verre de thé juif et un peu de ce Dieu destitué dans le verre de thé ?

– Il n'y en a pas, répond Guédali en accrochant un cadenas sur sa boîte, il n'y en a pas. Il y a bien une auberge à côté, et c'étaient des gens bons qui la tenaient, mais on n'y mange plus maintenant, on y pleure...

Isaac Babel

Cavalerie rouge, Œuvres complètes, trad. Sophie Benech, Éditions Le Bruit du temps, 2011, p. 520-521

Tous, Noirs, Blancs, Jaunes ou métis / Vivent en frères, en harmonie / Partout règne l'allégresse / Car la guerre est abolie.

Plus jamais la paix

Napoléon. – Jetez un coup d'œil sur la page boursière. Où en sont les actions allemandes pour l'armement ?

L'Ange. – Ces actions ont gagné dix points en Allemagne.

Napoléon. – Cela me suffit... que fait la Société des Nations ?

L'Ange. – La Société des Nations a introduit une nouvelle Journée au calendrier.

Saint François. – En l'honneur de quel saint ?

L'Ange. – En l'honneur de la paix. Elle s'appelle "Journée de la paix".

Saint François. – Amen.

Napoléon. – Alors la guerre est imminente !

Saint François. – Mon cher Napoléon, la guerre est proscrite. Les gouvernements l'ont juré. Leurs ministres tiennent des discours sur la paix. Les États concluent des pactes de paix.

Napoléon. – Les pactes de paix n'ont qu'un seul but. Ils servent à préparer la guerre.

Saint François. – Vous ne croyez qu'en la méchanceté humaine.

Napoléon. – Vous ne croyez qu'en la bonté humaine. [...] Les mêmes gens qui aujourd'hui exaltent la paix chanteront demain les louanges de la guerre.

Saint François. – Beaucoup de martyrs sont morts pour la paix.

Napoléon. – En martyrs, en victimes passives. Pas en héros, en hommes d'action. L'histoire parle des martyrs ; la radio, le cinéma, les journaux parlent des héros. La jeunesse, les femmes, rêvent de héros, pas de martyrs. L'homme aime l'aventure, les changements romanesques. La paix n'offre pas ces possibilités.

Ernst Toller

Plus jamais la paix, in *Pièces écrites en exil*, trad. H. et R. Radrizzani, Éditions Comp'Act, coll. "l'Acte Même", 2003

Où qu'on dirige les regards / Bruyère, désert et marais, / Il n'y a pas un chant d'oiseau / Les chênes se dressent, nus et muets. / Nous sommes les soldats du marais, / et pelletons sans arrêt / dans le marais, nous les soldats / nous pelletons dans le marais. / Les patrouilles vont et viennent / Personne ne peut s'échapper, / Fuir nous coûterait la vie, / Quatre fois nous sommes encerclés. / Nous sommes les soldats du marais / et pelletons sans arrêt / dans le marais, nous les soldats / nous pelletons dans le marais. / Nous n'élevons pas une plainte, / L'hiver ne durera pas, / Un jour, nous dirons, joyeux : / Ma patrie, te revoilà. / Nous sommes les soldats du marais... **Ernst Toller**, *Pasteur Hall*

Exil

Étranger. – Pour qui me prenez-vous ? Ce que j'entends ici arrache une fois de plus le masque de l'Europe ! ...

Je vais répondre à votre curiosité fouineuse ! Cette nuit, je prends le vapeur pour Rio de Janeiro ! Je tourne le dos à votre pays couvert de cicatrices ! Continuez à vous vautrer dans la boue de votre prétendu progrès ! J'ai tiré un grand trait ! Ce pays, qui offre son ventre béant pour de l'or et s'accouple à des orgies diluviennes, me répugne.

Forêt vierge, comme mon âme attend avec ferveur ! Une colonie... une ferme... un champ... être de nouveau paysan – être plus profondément frère de n'importe quel moustique que de cette engeance humaine de culture européenne ! Continuez à vous vautrer, Monsieur ! Aspirez l'odeur de chambres à coucher mal aérées ! Mettez-la en bouteille et faites-vous payer pour cela en devises ! Voici ma dernière pièce d'or – pour vous, répugnant Européen ! Ô forêt vierge... ô terre...

Ernst Toller

Wotan se déchaîne, trad. Huguette et René Radrizzani, inédit

Cette guerre

Pauvre peuple allemand, quel est ton sentiment devant ce rôle messianique qui t'a été confié, non par Dieu, non par le destin, mais par une poignée de crapules sans cervelle? Il sera pavé d'affreux malheurs, le chemin qui mènera au but qu'ils t'ont assigné; il sera effroyable, l'état dans lequel tu l'atteindras. Tout ce qu'au plus profond de toi tu aimes et tu chéries, ce qui te serait facile et naturel, toute ton humanité, ton besoin d'aimer et d'être aimé, tu devras le renier et l'étouffer.

Tout ce que tu trouves dur, cruel, amer et contraire à ta nature, l'isolement, la haine du monde, l'absence de droit, la condamnation de l'esprit, la nuit culturelle et toutes les autres privations que tu as déjà eu à subir durant ces années où règne le national-socialisme, tel sera ton lot pour toujours, car sans cela, rien ne serait possible, car c'est à ces seules conditions que tu seras "en mesure" d'accomplir ton affreuse mission. Pour conquérir le monde comme le veulent tes crapules, tu devras abandonner tout ce qui permet justement à un peuple de conquérir ses faveurs. [...]

Aussi l'Allemagne porte-t-elle une lourde responsabilité, envers le monde et envers elle-même: une responsabilité dont ne la délivreront ni l'état d'urgence, ni les ordres, ni les interdits, ni une terreur prétendument invincible. Nul peuple n'est contraint à la contrainte. Un peuple est libre à l'instant même où il décide d'être libre. Nulle machine policière ne triomphe face à la détermination d'un peuple qui s'écrie à l'unisson: "Assez d'injustice, d'infamie, de bassesse et de démence, nous n'en voulons plus!". Aucun système fondé sur la terreur ne peut rien quand tout un peuple emplit les rues des cités en criant: "Cela suffit!", "À bas le tyran, le fous sanguinaire!". Contre cela, les armes automatiques restent impuissantes.

Thomas Mann

Cette guerre, trad. Hélène Boisson, Éditions Yago, 2012, p. 50 et 57

Pensée et action - 1939

J'avais besoin de vous parler depuis le choc étourdissant qui vient de frapper les émigrants allemands avec la perte de leur camarade Ernst Toller [...] martyr de notre époque, victime des forces de destruction que nous haïssons tous et dont les triomphes ou pseudo-triomphes ont assombri notre vie durant toutes ces années. Ils ont rendu si amère la vie de notre ami qu'il l'a rejetée. Le Mal et la bassesse l'ont poussé dans la mort, et nous l'avons perdu.

La révolution nationaliste, qui arbore de façon si injuste et si déshonorante le titre de révolution, se targue d'avoir été la révolution la moins sanglante de l'Histoire. Et pourtant ce ne sont pas des milliers, mais des dizaines de milliers de personnes qu'elle a poussées dans la mort, quand ce n'est pas avec ses propres chiens qu'elle les a étranglées. Le sang versé durant la guerre est certainement moins ignominieux que celui qui coule des blessures faites par les fouets dans les prisons insonorisées de la Gestapo. Les dizaines de milliers de personnes qui ont été poussées au suicide pèsent au moins aussi lourdement sur la conscience de l'humanité que toutes les horreurs sanglantes d'une guerre.

Mais c'est davantage d'un point de vue personnel que d'un point de vue général que l'on doit considérer le destin d'Ernst Toller. Pensée et action n'ont jamais fait qu'un dans sa vie de combat et il a même fait de sa mort un acte de combat; c'est par un désespoir de l'esprit qui n'est que trop compréhensible qu'il a mis fin à ses jours. [...] Il ne fait aucun doute que le pouvoir de séduction du fascisme a outrepassé ses limites. Sa défaite est fondamentalement une chose décidée.

Thomas Mann

Être écrivain allemand à notre époque, trad. Denise Daun, Éditions Gallimard, coll. "Arcades", 1996, p. 267-268

Épilogue

Je suis debout derrière les barreaux de la
fenêtre enrobés de nuit.

En rêve gazouille l'hirondelle

Je ne suis pas seul

La lune et les étoiles sont aussi mes compagnes

Et aussi les champs silencieux et scintillants

Non, je n'ai jamais été seul pendant ces cinq
années, jamais seul même dans la solitude la plus
désolée. Le soleil m'a consolé et la lune, le vent
qui, effleurant une flaque, y faisait ondoyer des
cercles concentriques et fuyants, l'herbe qui
poussait au printemps entre les pierres de la
cour, un regard de bonté, un signe d'hommes que
j'aimais, l'amitié des camarades, la croyance
en un monde de justice, de liberté et d'humanité,
en un monde sans peur et sans faim.

J'ai trente ans.

Mes cheveux deviennent gris.

Je ne suis pas fatigué.

Ernst Toller

Une Jeunesse en Allemagne, trad. Pierre Gallissaire, Éditions L'Âge d'Homme, 1974,
p. 224-225

Ernst Toller

Né en 1893, en Prusse orientale, dans une famille juive. Étudiant à Grenoble quand éclate la guerre, il regagne son pays et, pour prouver son patriotisme, s'engage dans l'armée. Il combat sur le front de l'ouest jusqu'en 1915 et, face aux atrocités de la guerre, il est frappé par une crise cardiaque dont il se remettra; la guerre et ses horreurs déclenchent ce qu'il appellera "sa conversion": la paix deviendra le moteur de sa vie. Il participe à la République des Conseils de Munich (1919) et, après sa chute, condamné à cinq ans de forteresse, il y écrit ses premiers drames politiques, dont *L'Homme et la Masse* (1920) et *Hinkemann* (1922), ainsi que des poèmes. Dès *La Conversion* (1918), il élabore un théâtre où la révolution politique ne se conçoit pas sans la transformation intérieure des êtres: en son centre est posée la question de la légitimité de la violence politique. Dans *L'Homme et la Masse*, s'affrontent l'utopie de la non-violence et l'idéologie doctrinaire de la violence; *Hinkemann* repose aussi sur cette tension entre "Principe Espérance" et lucidité du désespoir. Libéré le 15 juillet 1924, il combat le nazisme prêchant pour une révolution de la société et des mentalités. Exilé en 1933, ses livres sont brûlés le 10 mai, il part pour Londres, et New York, où il se suicide le 22 mai 1939.

Christine Letailleur

En parallèle d'une licence de philosophie, d'une maîtrise de sociologie et d'un DEA en Études théâtrales – sous la direction de J. Jourdeuil et R. Abirached –, elle débute au conservatoire d'Amiens et travaille dans la troupe Le Carquois dans les mises en scène de J. Labarrière. En 1994, premier prix de la mise en scène au festival international de Théâtre universitaire pour *Matériau Müller* et en 1996 pour son adaptation et sa mise en scène de *Poème brûlé* d'après Vélîbor Colic. Permanente au TGP de Saint-Denis (1998-2002), elle monte en 2001 *Médée* de Jahn et met en espace les *Poésies* et *Forces* de Stramm; et assiste S. Nordey sur *La Puce à l'oreille* de Feydeau. Elle adapte et crée *Pasteur Ephraïm Magnus* de Jahn (2004, 2005, 2006). En 2005-2006, elle met en scène *Le Nouvel Ordre socio-affectif selon Houellebecq* et *Houellebecq ou la Souffrance du monde*. Elle adapte et monte *La Philosophie dans le boudoir* ou *les Instituteurs immoraux* de Sade; *La Vénus à la fourrure* ou *les Confessions d'un supra sensuel* de Sacher-Masoch (2008), *Hiroshima mon amour* de Duras (2008); *Le Château de Wetterstein* de Wedekind (2010); *Le Banquet* de Platon (2012); *Phèdre* d'après Ritsos (2013). Elle prépare une adaptation des *Liaisons dangereuses* de Laclos. Elle est artiste associée au TNB depuis 2010 et au TNS depuis 2015.

Projet Éducation et proximité saison 2



Le projet Éducation et proximité réunit 300 élèves de huit collèges et lycées d'enseignement général et professionnel de l'Est parisien. Cette saison, Christine Letailleur et ses comédiens les ont accompagnés dans leur parcours.

avec le mécénat de



la fondation
francetélévisions

Les partenaires du spectacle



les
inRockuptibles

philosophie
MAGAZINE



Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Angela De Lorenzis**

Réalisation **Fanély Thirion, Florence Thomas**

photographies **Élisabeth Carecchio**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Media graphic, Rennes, France**

Licence n° 1-1067344. 2-1066617. 3-1066618

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline — théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20°

www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage

Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr